

**Consignes :** Résumez chacun de ces textes en une dizaine de lignes.

**Exercice 1 :**

**« S'informer fatigue »**

La presse écrite est en crise. Elle connaît en France et ailleurs une baisse notable de sa diffusion et souffre gravement d'une perte d'identité et de personnalité. Pour quelles raisons et comment en est-on arrivé là ? Indépendamment de l'influence certaine du contexte économique et de la récession il faut chercher, nous semble-t-il, les causes profondes de cette crise dans la mutation qu'ont connue, au cours de ces dernières années, quelques-uns des concepts de base du journalisme.

En premier lieu l'idée même d'information. Jusqu'à il y a peu, informer, c'était, en quelque sorte, fournir non seulement la description précise - et vérifiée - d'un fait, d'un événement, mais également un ensemble de paramètres contextuels permettant au lecteur de comprendre sa signification profonde. Cela a totalement changé sous l'influence de la télévision, qui occupe désormais, dans la hiérarchie des médias, une place dominante et répand son modèle. Le journal télévisé, grâce notamment à son idéologie du direct et du temps réel, a imposé peu à peu une conception radicalement différente de l'information. Informer c'est, désormais, « montrer l'histoire en marche » ou, en d'autres termes, faire assister (si possible en direct) à l'événement. Il s'agit, en matière d'information, d'une révolution copernicienne dont on n'a pas fini de mesurer les conséquences. Car cela suppose que l'image de l'événement (ou sa description) suffit à lui donner toute sa signification, et que tout événement, aussi abstrait soit-il, doit impérativement présenter une partie visible, montrable, télévisable. C'est pourquoi on observe une emblématisation réductrice de plus en plus fréquente d'événements à caractère complexe.

Un autre concept a changé : celui d'actualité. Qu'est-ce que l'actualité désormais ? Quel événement faut-il privilégier dans le foisonnement de faits qui surviennent à travers le monde ? En fonction de quels critères choisir ? Là encore, l'influence de la télévision apparaît déterminante. C'est elle, avec l'impact de ses images, qui impose son choix et contraint la presse écrite à suivre. La télévision construit l'actualité, provoque le choc émotionnel et condamne pratiquement les faits orphelins d'images au silence, à l'indifférence. Peu à peu s'établit dans les esprits l'idée que l'importance des événements est proportionnelle à leur richesse en images. Dans le nouvel ordre des médias, les paroles ou les textes ne valent pas des images.

Le temps de l'information a également changé. La scansion optimale des médias est maintenant l'instantanéité (le temps réel), le direct, que seules télévision et radio peuvent pratiquer. Cela vieillit la presse quotidienne, forcément en retard sur l'événement et, à la fois, trop près de lui pour parvenir à tirer, avec suffisamment

de recul, tous les enseignements de ce qui vient de se produire. La presse écrite accepte de s'adresser non plus à des citoyens, mais à des téléspectateurs !

Un quatrième concept s'est modifié. Celui, fondamental, de la véracité de l'information. Désormais, un fait est vrai non pas parce qu'il correspond à des critères objectifs, rigoureux et vérifiés à la source, mais tout simplement parce que d'autres médias répètent les mêmes affirmations et « confirment »... Si la télévision (à partir d'une dépêche ou d'une image d'agence) présente une nouvelle et que la presse écrite, puis la radio reprennent cette nouvelle, cela suffit pour l'accréditer comme vraie. Les médias ne savent plus distinguer, structurellement, le vrai du faux.

Enfin, information et communication tendent à se confondre. Trop de journalistes continuent de croire qu'ils sont seuls à produire de l'information quand toute la société s'est mise frénétiquement à faire la même chose. Il n'y a pratiquement plus d'institution (administrative, militaire, économique, culturelle, sociale, etc.) qui ne se soit dotée d'un service de communication et qui n'émette, sur elle-même et sur ses activités, un discours pléthorique et élogieux. À cet égard, tout le système, dans les démocraties cathodiques, est devenu rusé et intelligent, tout à fait capable de manipuler astucieusement les médias et de résister savamment à leur curiosité. Nous savons à présent que la « censure démocratique » existe.

À tous ces chamboulements s'ajoute un malentendu fondamental. Beaucoup de citoyens estiment que, confortablement installés dans le canapé de leur salon et en regardant sur le petit écran une sensationnelle cascade d'événements à base d'images fortes, violentes et spectaculaires, ils peuvent s'informer sérieusement. C'est une erreur majeure. Pour trois raisons : d'abord parce que le journal télévisé, structuré comme une fiction, n'est pas fait pour informer mais pour distraire ; ensuite, parce que la rapide succession de nouvelles brèves et fragmentées (une vingtaine par journal télévisé) produit un double effet négatif de surinformation et de désinformation ; et enfin parce que vouloir s'informer sans effort est une illusion qui relève du mythe publicitaire plutôt que de la mobilisation civique. S'informer fatigue, et c'est à ce prix que le citoyen acquiert le droit de participer intelligemment à la vie démocratique.

*Ignacio RAMONET, Télévision et information, Le Monde Diplomatique, octobre 1993.*

**Exercice 2 :**

**« Vers une fracture générationnelle ? »**

Les générations sont-elles en passe de devenir une nouvelle clé de lecture des fractures centrales de la société française ? En tous cas, à l'heure où l'on peine à dessiner, en France comme ailleurs, le visage des sociétés nationales, et où l'analyse en termes de classes sociales est de moins en moins suffisante, les clivages liés à l'âge pourraient connaître un regain de vitalité dans les années à venir.

Cette particularité de notre époque, c'est bien entendu l'exceptionnel destin social de la « génération 68 », comme l'a rappelé récemment le sociologue Louis Chauvel. Celui-ci met en évidence, dans deux articles, les facteurs qui ont permis aux individus nés entre 1945 et 1955 de connaître un progrès sans précédent. La « génération 68 » succède à des générations qui ont connu des destins particulièrement dramatiques : la génération 1914 par exemple, celle de leurs parents, aura connu un début de vie active des plus difficiles dans le contexte de crise des années 1930, avant, surtout, de connaître les affres de la Seconde Guerre mondiale.

Grandissant eux, pour la première fois depuis un siècle, en temps de paix, les « baby-boomers » vont profiter à plein de la dynamique des Trente Glorieuses : dans un pays en pleine reconstruction, le travail ne manque pas, ce qui leur permet de connaître, au cours des trois ans après la sortie des études, un taux de chômage moyen très faible d'environ 5 %. Grâce notamment au développement de l'Etat-providence, de l'éducation et de la recherche (CNRS, universités), des services de santé, des entreprises semi-publiques (EDF, France Telecom...), ils vont être les principaux bénéficiaires de la forte demande en cadres et professions intellectuelles. Ils connaîtront ainsi une mobilité sociale ascendante inouïe, assurant une rentabilité maximale de leurs diplômes : dans les années 1970, 70 % des titulaires d'une licence ou plus âgés de 30 à 35 ans sont cadres. Aujourd'hui, la « génération 68 » s'apprête à prendre sa retraite après une vide de travail pratiquement sans accroc, et après avoir fait jouer l'ascenseur social comme aucune autre génération auparavant.

Malheureusement, cette parenthèse s'est très vite refermée : Les générations nées à partir de 1955 ont connu une dégradation progressive de leurs « chances de vie ». Le phénomène le plus important de ce point de vue est naturellement l'apparition d'un chômage de masse, qui frappe notamment les nouveaux venus sur le marché du travail. [...]

Constat pessimiste ? L. Chauvel admet qu'il est « sombre, mais il est fondé sur des bases empiriques fortes, des analyses solides, des résultats convergents ». D'autres auteurs dressent un tableau plus nuancé. On peut souligner aussi que les privilèges d'une génération ne jouent pas nécessairement comme un désavantage pour les autres générations. On a ainsi assisté à un renversement

historique du sens des solidarités, provoqué par l'Etat-providence (avec l'instauration des retraites et le développement de l'éducation), qui fait que ce sont désormais principalement les jeunes qui bénéficient des solidarités familiales. Résultat : l'écart de revenus entre les âges se resserre, même s'il faut reconnaître que cette réduction des inégalités est « modérée ».

Ces correctifs ne suffisent donc pas à entamer le constat général d'inégalités socio-économiques fortes entre les générations au détriment des jeunes. D'où le constat laconique de L. Chauvel : « Pour la première fois en période de paix, la génération qui précède ne laisse pas aux suivantes un monde meilleur à l'entrée de la vie. » En fait, selon lui, on a assisté, au milieu des années 1980, à l'inversion d'un phénomène qui jusque-là visait d'abord la protection et l'insertion des jeunes : voici que l'on s'est mis à assurer prioritairement la stabilité des plus âgés, le principal coût de ce changement étant, encore une fois, le chômage des jeunes. Ce basculement comporte de grands risques. Et tout d'abord celui d'une « dyssocialisation » de la jeunesse, c'est-à-dire non pas d'une absence de socialisation, mais d'une socialisation difficile, inadaptée. Concrètement, ce risque viendrait d'un manque de correspondance entre les valeurs et les idées que reçoit la nouvelle génération (liberté individuelle, réussite personnelle, valorisation des loisirs, etc.) et les réalités auxquelles elle sera confrontée (centralité du marché, hétéronomie, pénurie, manque d'emplois intéressants, ennui, etc.). Plus profondément, les difficultés psychosociales de la nouvelle génération (notamment les comportements violents, les incivilités en tous genres, le suicide, etc.) pourraient être liés de façon immédiate au fossé entre ce que les jeunes croient mériter (sur la base d'une comparaison entre les études et la position de leurs parents et les leurs) et ce qu'ils peuvent réellement connaître.

Bien sûr l'avenir n'est pas encore joué, et la récente prise de conscience du phénomène par les politiques augure peut-être de mesures capables de faciliter l'insertion des jeunes dans le monde du travail. Reste qu'il y a encore loin de la conscience, bien réelle, des inégalités liées à l'âge, à leur prise en compte effective dans la décision collective et notre représentation de la société. En attendant, on ne peut que faire des conjectures sur notre futur immédiat.

*Xavier MOLENAT, « Vers une fracture générationnelle », Les Grands Dossiers des Sciences Humaines, n°4, 2006.*

**Exercice 3 :**

**« Éloge de la parole »**

Les propos de Socrate contre l'écriture sont loin d'être ceux du marginal grincheux que l'on évoque parfois. Ils sont au contraire au cœur d'un rapport à l'écriture courant dans l'Antiquité grecque et romaine (jusqu'au seuil de l'Empire, qui réservera un accueil plus favorable à l'écriture comme moyen de contrôle social). L'oral reste en effet le moyen de communication privilégié pour tout ce qui est essentiel à la vie publique, l'écrit n'ayant qu'un rôle d'appoint et de retranscription. Nous sommes là en présence d'une norme sociale forte, qui veut par exemple que tout au long de l'Antiquité, au moins jusqu'à l'Empire, il ait été impensable qu'un orateur lise un texte. Le débat qui témoigne d'une tension entre la parole et la communication concerne la résistance qui s'inaugure dans le monde grec à ce qui est vécu comme une artificialisation de la parole. Les sophistes, véritables professionnels de la parole, se voient accusés de manipulation dès qu'ils prétendent travailler le langage, le mettre en forme pour convaincre. Ce débat entre parole authentique et parole manipulée va traverser, jusqu'à aujourd'hui, toute l'histoire de la rhétorique et du rapport moderne à la parole et au langage. Aujourd'hui même la parole ne sort pas indemne de ce qu'elle est obligée de se donner des outils pour être communiquée. Plus ceux-ci éloignent la parole de l'oral et du face-à-face, plus la suspicion gagne. C'est pourquoi, loin de s'être succédé, les différents moyens de communication se sont cumulés, avec un privilège maintenu pour l'oral.

Pourquoi l'oral est-il supérieur ? Un phénomène capital, dont aucun système d'écriture connu ne conserve la trace, le fait bien apparaître. Ce phénomène est l'intonation, qui stratifie souvent le discours oral en une structure hiérarchique où le message principal n'est pas prononcé sur le même registre selon les propositions imbriquées les unes dans les autres au sein de la phrase. Une reproduction graphique qui, bien qu'exacte pour le reste, ne note pas l'intonation, peut paraître quasiment inintelligible. L'écriture, comme l'image, est une réduction, une parole contrainte pour pouvoir durer, aller plus loin. Gain d'un côté, perte de l'autre. L'oral (comme le gestuel) serait plus proche de la parole, car il engage tout l'être dans une intonation globale. L'éloge de la parole est d'abord un éloge du face-à-face. Chacun d'entre nous est en fait confronté quotidiennement à une question simple (en théorie) : quel est le moyen de communication le plus approprié pour la parole que je souhaite tenir ? On constatera que plus la parole tenue est forte, plus nous cherchons le recours, quand il est possible, au face-à-face.

Ainsi le débat qui s'est instauré sur les possibilités ouvertes par les nouvelles technologies de communication reprend à sa façon ces anciennes questions. On sait qu'Internet a été entouré de la promesse d'une meilleure communication. Nous sommes là, toutefois, au cœur d'une utopie, car ce

réseau ne favorise que la communication indirecte. Sa promotion a même longtemps reposé sur une apologie à la fois de ce type de communication (vous pourrez tout faire de chez vous, sans sortir) et d'une disqualification de la rencontre directe. Les propositions de cette utopie vont même plus loin. Du fait du développement des moyens de communication, la parole serait « meilleure » et la violence, liée au face-à-face, reculerait. L'illusion est ici à son comble, car au cœur de cette utopie est tapie une croyance de nature quasi religieuse et que l'on pourrait résumer ainsi : la communication, l'usage croissant de moyens de communication, sanctifierait la parole ainsi transportée.

Pourtant la réalité d'Internet est plus modeste. Le réseau remplit en fait trois fonctions bien distinctes et qui sont chacune le prolongement d'un moyen de communication plus ancien. Le courrier électronique, d'abord, a repris les fonctions de la poste, avec une efficacité accrue mais sans changement structurel sur la nature de la parole ainsi échangée. On rencontre là les mêmes problèmes que dans l'usage général de l'écrit qui ne peut jamais prétendre qu'au statut de complément ou de substitut de la rencontre directe et de la parole face-à-face. Les sites Web, ensuite, ont certes accru notre pouvoir d'accéder à l'information, mais le problème de la qualité, de la validité et de la pertinence des informations en ligne reste posé. La meilleure information reste finalement celle qui est garantie par le médiateur le plus fiable, donc le plus proche, celui en qui l'on a confiance. Enfin les forums de discussion qui organisent des échanges indirects ne permettent pas toute l'ouverture de la communication que l'on avait supposée initialement. Ils servent surtout aux communautés déjà constituées et ne sont que de peu d'aide pour ouvrir le champ de la parole. Il s'y succéderait plutôt des « doubles dialogues », où chacun s'exprime sans forcément écouter l'autre.

On peut en conclure qu'il est difficile d'argumenter à distance avec des personnes qu'on ne connaît pas, et d'ailleurs pour quoi leur dire ? Il ne suffit pas d'avoir à sa disposition un moyen de communication : encore faut-il avoir une parole à transmettre. Le fétichisme qui a entouré ces derniers temps la communication et ses techniques ne doit pas nous faire perdre de vue cette réalité fondamentale : la parole est bien la finalité de la communication.

*Philippe BRETON, Éloge de la parole, 2003.*